

Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: 25 (2013)
Heft: 99

Artikel: "En tant que citoyen, je suis déçu"
Autor: Amrhein, Valentin / Knutti, Reto
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-554079>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation


L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



«En tant que
citoyen, je suis
déçu»

Reto Knutti est l'un des auteurs principaux du nouveau rapport du GIEC sur le climat. Il estime que les scientifiques devraient présenter leur sujet face au public. *Propos recueillis par Valentin Amrhein*

Reto Knutti, en tant que climatologue, vous êtes régulièrement présent dans les médias. Qu'est-ce qui vous pousse à aller au-devant du public?

En tant que scientifiques, nous avons la responsabilité de donner une signification à nos résultats de recherche, et de raconter une histoire. Pour reprendre Douglas Adams, quand on vous pose une question importante, il ne suffit pas de répondre 42. Il faut aussi expliquer les conséquences de ce nombre. Représente-t-il un avantage ou une menace, et comment réagir? Je suis un scientifique qui travaille sur un sujet important pour la société, j'ai donc le devoir d'en présenter au public les résultats et leur interprétation. Le contribuable nous paie, nous lui devons les informations obtenues.

Aimez-vous être présent dans les médias?

J'essaie de faire en sorte qu'ils ne se focalisent pas sur ma personne. Je ne communique pas uniquement par le biais des médias; je me rends régulièrement dans les écoles et j'y tiens des conférences. Ce qui compte pour moi, c'est que le sujet du changement climatique fasse l'objet d'une discussion, peu importe qui la mène, moi ou un collègue. Malheureusement, les collègues qui présentent leur sujet face au public sont rares.

Pourquoi?

Les scientifiques cherchent en première ligne à mieux comprendre l'univers. Ils éprouvent presque tous le besoin de s'adresser à un public mais, le plus souvent, exclusivement composé de scientifiques. Une fois que les résultats sont publiés, le projet est souvent terminé, pour eux, et ils passent à la question suivante. Par ailleurs, beaucoup de bons scientifiques sont de mauvais communicateurs, ou se considèrent comme tels. De la rédaction d'un article scientifique à une communication orale, attrayante et intelligible pour tous, il y a souvent un grand pas.

Peut-être parce que les relations publiques demandent du temps?

C'est vrai, il faut prendre le temps. Si les journalistes me contactent, c'est parce qu'ils savent qu'ils n'auront pas juste une réponse de trois lignes, mais des idées et des explications détaillées. Aujourd'hui, c'est précieux, car dans les rédactions scientifiques, les postes et le temps consacré aux recherches sont réduits. Il arrive que plusieurs mois passent sans sollicitation des médias, mais avec la récente publication du rapport du GIEC, ce travail représente de nombreuses heures chaque semaine. En plus des charges habituelles, car personne ne donne mes cours ou ne fait ma recherche à ma place pendant que je réponds à des interviews.

L'attention publique dont vous êtes l'objet vous a-t-elle été utile pour votre carrière académique?

Il est certainement plus facile de s'affirmer comme scientifique quand les collègues ont l'impression que le public voit et apprécie ce qu'on fait. Mais on est évalué sur la base de la recherche, de l'enseignement et de l'acquisition de fonds de tiers. C'est aussi pour cela que de nombreux collègues préfèrent se concentrer sur leur liste de publications.

Le fait d'être un personnage public peut-il aussi porter préjudice?

S'exposer avec une thématique controversée représente effectivement un certain risque. Les voix négatives se font entendre bien plus fort que les voix positives, et les commentaires dans les forums en ligne sont souvent au-dessous de la ceinture. Il

«Mon espoir, c'est qu'il y ait un jour des sources d'énergie alternatives moins chères que le pétrole et le charbon.»

m'arrive de recevoir des e-mails haineux, avec copie à la direction de la haute école. C'est très désagréable, surtout lorsqu'on occupe un poste à durée limitée. On a donc la vie plus facile quand on ne s'engage pas beaucoup hors du cadre académique. Mais la thématique attire alors aussi moins l'attention.

Vous êtes l'un des deux auteurs principaux qui coordonnent la rédaction d'un chapitre du rapport du GIEC. Quelle était votre mission?

Les gouvernements ont donné comme tâche aux auteurs d'identifier les publications pertinentes sur le changement climatique, de les évaluer et, à travers leurs conclusions, d'aboutir à un consensus, puis de formuler une synthèse et une évaluation de la situation, ainsi que l'exprime le titre en anglais «Assessment Report». On n'a pas demandé aux auteurs de produire une liste complète de la littérature. Dans le rapport de notre groupe de travail, nous traitons les bases du changement climatique: cela représente 13 chapitres, plus de 2200 pages et quelque 9200 études publiées dans les revues à comité de lecture.

Comment les auteurs ont-ils été choisis?

Le GIEC est ouvert à tous les pays de l'ONU et compte actuellement 195 Etats membres. Sur les 3598 «nominations», le GIEC a sélectionné



«Je ne suis pas un missionnaire qui veut convaincre les gens, mais un pourvoyeur d'informations.»

831 auteurs en fonction de leur expertise scientifique. Une composition aussi équilibrée que possible a été visée, par domaine de spécialité, par genre et par région d'origine. La condition était d'être capable de travailler de manière efficace avec beaucoup de gens qui sont rarement d'accord entre eux. Car comme cela se fait à l'ONU, pour les 36 pages du «Summary for Policymakers», chaque phrase a dû être approuvée à l'unanimité. Les egos trop forts constituent un handicap. Environ 70% des auteurs étaient d'ailleurs nouveaux, lors des deux derniers rapports, afin d'apporter un vent frais dans les discussions. Par ailleurs, des centaines de scientifiques et d'évaluateurs ont apporté dans chaque domaine leur savoir spécifique, et corrigé les différentes versions du rapport.

Pourquoi vous êtes-vous mis à disposition comme auteur? L'investissement en temps est certainement énorme, et le GIEC ne fait explicitement pas de recherche propre.

Au cours de trois dernières années, le GIEC a absorbé environ 30% de mon temps de travail. Sur la liste de publications, ce rapport ne compte pas beaucoup étant donné qu'on est un auteur parmi une centaine. Pour moi, la contribution au rapport est une possibilité parmi d'autres d'exploiter de manière pertinente les résultats de la recherche sur le climat, de sorte que la société puisse en faire quelque chose. En termes de coûts, le travail des chercheurs de tous les pays participants représente probablement un montant de plusieurs centaines de millions, qui ne sont pas supportés par l'ONU

mais par les hautes écoles qui emploient ces chercheurs. Là aussi, une dépense pareille ne se justifie que si les résultats font l'objet d'une discussion publique.

Quel est le message-clé de votre groupe de travail?

Rares sont les médias qui ont repris le point décisif: les émissions de CO₂ compatibles avec l'objectif des 2°C. Pour réussir avec une grande probabilité à limiter le réchauffement global à 2°C, l'humanité peut émettre au maximum 800 milliards de tonnes de carbone. Depuis l'ère pré-industrielle, nous avons déjà émis 550 milliards de tonnes, c'est-à-dire les deux tiers. Aujourd'hui, les émissions représentent 10 milliards de tonnes par an. Nous ne pouvons donc encore émettre du carbone que pendant 25 ans. A l'évidence, le respect de l'objectif des 2°C est très improbable.

Etes-vous déçu que le dernier rapport du GIEC n'ait quasiment fait l'objet d'aucun traitement politique?

D'un certain point de vue, l'évolution est positive: tous les pays du monde se retrouvent lors des conférences de l'ONU sur le climat, et tous sont d'accord sur le fait qu'il y a un problème et qu'il faut le résoudre. Mais quand il est question de mesures effectives contre le changement climatique, il est vrai qu'il ne se passe pas grand-chose. Alors oui, en tant que citoyen, je suis déçu. Mais mon opinion personnelle n'a pas d'importance, je ne suis pas un missionnaire qui cherche à convaincre les gens, mais un pourvoyeur

d'informations. Je tiens à ce que les décideurs comprennent les faits et connaissent les options. Si la société décide, en connaissant tous les risques, que le haut niveau de vie à court terme est plus important que de limiter à long terme le changement climatique, c'est son bon droit. Nous vivons en démocratie.

Actuellement, on a effectivement l'impression que le pétrole sera brûlé jusqu'à la dernière goutte.

Mon espoir, c'est qu'il y ait un jour des sources d'énergie alternatives moins chères que le pétrole et le charbon. Et quand les carburants fossiles seront épuisés, j'espère qu'on saura stocker le CO₂. Mais même si les mesures contre le changement climatique ne suffisent pas, le succès doit-il être le seul critère pour s'engager? Envers la société, j'ai la responsabilité d'apporter ma contribution. Je le fais d'ailleurs aussi par le biais de l'enseignement universitaire. Si la réussite était mon seul critère, je devrais faire de la politique.

Reto Knutti

Reto Knutti est professeur à l'Institut des sciences de l'atmosphère et du climat de l'EPFZ. Dans sa recherche, ce climatologue, qui a étudié la physique à l'Université de Berne, utilise des modèles pour élaborer des scénarios du changement climatique global.